

Du moment que la population locale constitue le débouché principal, il suffit d'étudier les besoins de cette population pour déterminer quels doivent être les produits qui trouveront l'écoulement le plus facile et que le cultivateur, par cela même, devra s'efforcer de produire, pour faire de son art une spéculation lucrative, rencontrant les besoins des consommateurs qui sont les besoins du pays.

C'est de là que je pars pour établir au point de vue des débouchés, la question si importante de la production du lait préférablement à la production de la viande. Cette question une fois établie, il en ressortira, comme conséquence nécessaire, l'opportunité, pour ne pas dire l'obligation, d'adopter préférablement les races laitières, et de favoriser leur multiplication par tous les moyens possibles.

La production exclusive de la viande ne peut être généralement économique dans notre pays, d'abord parce qu'elle exige une nourriture coûteuse, ensuite parcequ'elle ne trouve pas sur nos marchés un débouché avantageux. J'ai dit généralement, parce qu'il se présente une exception là où le cultivateur se trouve dans le voisinage des distilleries, brasseries, dont les résidus peuvent être très-avantageusement consommés pour produire de la viande. Partout ailleurs les hauts prix du grain et autres aliments qui rentrent dans la ration d'un bœuf d'engrais, élèvent si haut le prix de revient de la viande qu'il n'y a pas généralement bénéfice pour le cultivateur à la produire.

D'un autre côté il y a plusieurs circonstances qui s'opposent à ce que la viande n'atteigne jamais un haut prix sur nos marchés. La première, et la plus grave sans doute, se trouve dans le petit nombre de fortunes assez indépendantes, dans notre pays, pour payer, par quelques sous additionnels, le choix d'un bon morceau. Est-ce nécessité ? est-ce habitude, contracté aux jours de gêne et conservée dans l'opulence ? Je ne sais, mais ce dont je ne doute pas, c'est l'opiniâtreté avec laquelle les ménagères des bonnes maisons d'aujourd'hui parcourent successivement les étalages de tout un marché, pour gagner quelque chose sur le prix d'un dîner.

On conçoit que du moment que la qualité de la viande n'entre pour rien ou presque rien dans sa valeur il devient impossible de la produire économiquement. Les viandes de deuxième et troisième qualités qui inondent nos marchés et abaissent le prix du bœuf, seront toujours un empêchement sérieux à la production de la viande de première qualité.

Tel est le débouché de nos villes, voyons quel débouché peuvent offrir nos campagnes. Ici, encore plus que dans nos villes, les fortunes sont modestes, si l'on joint à cela l'habitude de nos cultivateurs de consommer très peu de viande de bœuf, et de lui préférer de beaucoup le porc, on conclura facilement que nos campagnes ne peuvent que fournir un débouché bien restreint à la production de la viande de bœuf, surtout de la viande de première qualité.

En est-il de même du lait ? Il faudrait bien peu connaître nos campagnes pour ignorer que le lait fait la base de l'alimentation du grand nombre de nos cultivateurs, pendant près de six mois de l'année. Le lait, employé dans toutes les familles, trouve dans nos villes un débouché considérable. Sous forme de beurre et de fromage il trouve encore un marché ouvert non-seulement dans nos populations, mais encore sur les marchés étrangers. Ainsi nos laitières non-seulement donnent des produits facilement vendables, mais encore elles nous donnent une viande qui, sur nos marchés, pour toutes les raisons données plus haut, atteint les plus hauts prix.

De l'étude qui précède, il ressort évidemment que les besoins du pays sont en général, le lait, le beurre, le fromage, qui trouvent sur nos marchés le débouché le plus avantageux. La production du bœuf est exceptionnellement avantageuse, et ne constitue une industrie lucrative, pour la plupart de nos cultivateurs, que lorsqu'elle s'allie d'une manière secondaire, avec la production du lait, du beurre ou du fromage. Arrivé à cette conclusion, il est évident que les be-